

## **De l'espace du viol au viol de l'espace : Pour une géocritique de la transgression dans *Au gré du destin* et *Le mal de peau***

**BADIEL Roland**

*Badielroland4@gmail.com*

*Littératures, Arts, Espaces et Sociétés (LAES)*

*Université Joseph Ki-Zerbo (UJKZ)*

*Ouagadougou, Burkina Faso*

### **Résumé**

*Cet article se propose d'analyser la relation dialectique entre le lieu et l'acte transgressif dans deux romans burkinabè : *Le mal de peau* (1992) de Monique Ilboudo et *Au gré du destin* (1989) d'Ignace Ansomwin Hien. À partir des fondements théoriques de la géocritique de Bertrand Westphal à savoir la spatio-temporalité, la transgressivité et la référentialité, l'étude démontre que les espaces naturels sacrés, notamment la rivière Talo et la grotte Wadibopuo, ne constituent pas de simples décors narratifs mais des actants à part entière de la transgression. La double formule « espace du viol » et « viol de l'espace » éclaire une réciprocité fondamentale : d'une part, l'espace conditionne, détermine et rend possible l'acte de viol ; d'autre part, le viol, en profanant l'espace, transgresse les limites symboliques, culturelles et métaphysiques qui le définissent. L'onomastique des personnages et des lieux vient renforcer cette lecture en révélant les congruences sémantiques entre noms propres et destinées transgressives. L'article conclut que les deux romanciers, par des dispositifs narratifs différents, inscrivent le viol dans une architecture spatiale qui en fait non seulement un drame humain, mais aussi une perturbation cosmique de l'ordre territorial.*

**Mots-clés :** *géocritique, transgressivité, espace sacré, viol, roman burkinabè.*

### **Abstract**

*This article examines the dialectical relationship between place and transgression in two Burkinabe novels: *Le mal de peau* (1992) by Monique Ilboudo and *Au gré du destin* (1989) by Ignace Ansomwin Hien. Drawing on the theoretical foundations of Bertrand Westphal's geocriticism — spatiality/temporality, transgressivity, and referentiality —, the study demonstrates that sacred natural spaces, particularly the Talo River and the Wadibopuo cave, are not mere narrative settings but full-fledged actants of transgression. The dual formula "space of rape" and "rape of space" illuminates a fundamental reciprocity: on the one hand, space conditions, determines, and makes possible the act of rape; on the other hand, rape, by desecrating space, transgresses the symbolic, cultural, and metaphysical boundaries that define it. The onomastics of*

*characters and places reinforce this reading by revealing semantic congruences between proper names and transgressive destinies. The article concludes that the two novelists, through different narrative devices, inscribe rape within a spatial architecture that makes it not only a human drama but also a cosmic disruption of territorial order.*

**Keywords:** *geocriticism, transgressivity, sacred space, rape, Burkinabe novel.*

## **Introduction**

La littérature burkinabè d'expression française, en plein essor depuis les indépendances, offre une représentation dense et signifiante de l'espace. Dans les romans qui la composent, la géographie n'est jamais neutre : elle est chargée de valeurs culturelles, de croyances ancestrales et de tensions dramatiques qui en font un vecteur privilégié du sens. C'est dans cette perspective que s'inscrit le présent article, qui entend soumettre deux œuvres fondatrices du corpus romanesque burkinabè à l'épreuve de la géocritique telle que l'a théorisée Bertrand Westphal.

La géocritique se définit comme une approche à la croisée de la géographie et de la littérature, dont l'ambition est de cartographier les représentations de l'espace dans les textes fictionnels. Comme le formule Bertrand Westphal lui-même, son objectif est de :

dresser le début d'un inventaire spatiologique, par-delà les frontières nationales du champ critique, par-delà les confins linguistiques du corpus fictionnel, par-delà aussi les seuils disciplinaires, puisque la littérature est ici recontextualisée dans un environnement qui fait la part belle à la géographie, à l'urbanisme, à bien d'autres disciplines encore. (B. Westphal, 2007, p. 18).

Cette invitation à franchir les frontières disciplinaires est précisément ce qui rend la géocritique féconde pour l'analyse du corpus burkinabè, où l'espace romanesque excède le cadre purement littéraire pour investir le symbolique, le culturel et le cosmique. Les romans, *Le mal de peau* (1992) de Monique Ilboudo et *Au gré du destin* (1989) d'Ignace Ansomwin Hien, partagent une

singularité troublante. Dans chacun de ces romans, un viol se produit dans un espace particulier, la rivière *Talo* pour le premier, le village de Tourépouo pour le second, et cet acte transgressif par excellence met en branle toute la dynamique narrative de l'œuvre.

Ce constat soulève des interrogations. Ainsi, la problématique centrale de cet article s'articule autour de la question centrale de recherche : quelle est la nature de la relation entre l'espace et le viol dans ces deux textes ? Cette question centrale se décline en deux questions secondaires distinctes : premièrement, s'agit-il d'une simple coïncidence topographique ? Deuxièmement, est-ce une implication réciproque, structurelle et signifiante, entre le lieu et l'acte ?

Face à cette problématique, notre hypothèse principale affirme que la relation entre espace et viol dans ces deux romans est une relation d'influence réciproque que résume la double formule « espace du viol » et « viol de l'espace ». Cette hypothèse principale repose sur deux hypothèses spécifiques complémentaires : d'une part, l'espace, avec ses interdits, ses valeurs symboliques et sa temporalité, conditionne l'acte transgressif, en constitue le cadre prédisposant, voire le déclencheur ; d'autre part, le viol, en tant qu'acte de transgression ultime, profane l'espace, en subvertit les lois et en bouleverse l'équilibre métaphysique.

Pour explorer et valider ces hypothèses, l'objectif principal de l'article consiste à démontrer cette réciprocité à travers l'analyse des deux romans. Cet objectif principal s'appuie sur deux objectifs spécifiques précis : premièrement, montrer comment les trois fondements géocritiques de Bertrand Westphal à savoir la spatio-temporalité, la transgressivité et la référentialité, révèlent cette influence mutuelle ; deuxièmement, structurer l'analyse en trois parties correspondant à ces fondements.

Ces objectifs mènent aux résultats attendus organisés en trois volets : premièrement, une compréhension de la manière dont la spatio-temporalité configure les espaces du viol en les chargeant d'une ambivalence fondamentale entre sacré et profane, jour et nuit, lieu habité et lieu interdit ; deuxièmement, une analyse de la transgressivité à l'œuvre dans les deux scènes de viol, montrant comment chaque transgression spatiale entraîne une autre et

comment le viol du corps redouble le viol du lieu ; troisièmement, une exploration de la référentialité qui interroge les ancrages réels des espaces romanesques et les congruences onomastiques révélant la portée symbolique de ces espaces transgressifs.

Pour explorer et valider ces hypothèses, l'analyse s'appuie sur les trois fondements géocritiques de Bertrand Westphal : la spatio-temporalité, la transgressivité et la référentialité, qui constituent les trois parties de cet article. La spatio-temporalité permettra de montrer comment le temps transforme l'espace en configurant des zones d'interdit et d'ambivalence. La transgressivité révélera les mécanismes par lesquels le franchissement d'une frontière spatiale entraîne d'autres. La référentialité, enfin, ancrera ces espaces romanesques dans une géographie réelle et une onomastique signifiante. Avant d'entrer dans ces développements, il est important de poser le cadre conceptuel et méthodologique qui fonde et oriente l'ensemble de l'analyse.

## **1. Cadre conceptuel et méthodologique**

Le présent point se propose de poser les fondations théoriques et méthodologiques de l'analyse en définissant les outils conceptuels et les démarches interprétatives mobilisés dans cette étude. Dans une perspective résolument interdisciplinaire, il s'agit d'articuler des approches issues de la géocritique et de l'anthropologie littéraire afin de construire un cadre d'intelligibilité apte à rendre compte des dynamiques complexes entre espace, culture et transgression dans le corpus retenu. Ce cadrage préalable permet non seulement de préciser les notions opératoires, mais aussi de justifier les choix méthodologiques qui orientent la lecture des textes, en vue d'une analyse rigoureuse et contextualisée des configurations spatiales du viol dans les romans étudiés.

### **1.1. Cadre conceptuel**

La présente étude s'inscrit dans un double cadre épistémologique qui emprunte à la géocritique et à l'anthropologie littéraire, deux champs particulièrement féconds pour l'analyse des littératures africaines. La géocritique de Bertrand Westphal (2007) constitue le socle théorique central de cette analyse. Fondée sur trois piliers indissociables à savoir la spatio-temporalité, la transgressivité et la référentialité, la géocritique offre un appareil conceptuel rigoureux

pour saisir la relation dialectique entre espace et fiction dans les textes romanesques. Depuis la publication déterminante de *La géocritique. Réel, fiction, espace* (2007), ce cadre théorique a connu d'importants prolongements et approfondissements. Robert T. Tally Jr. (2013), dans *Spatiality*, a élargi la portée de la géocritique en l'inscrivant dans la dynamique plus vaste du « spatial turn » des sciences humaines, montrant comment la pensée de l'espace traverse désormais l'ensemble des disciplines interprétatives, de la philosophie à la sociologie en passant par les études littéraires. Cette mise en perspective confirme la pertinence universelle de l'outil géocritique pour des corpus aussi variés que la littérature burkinabè, sans que cela ne trahisse les spécificités culturelles locales. La géocritique ainsi comprise permet de lire l'espace romanesque, non comme un décor passif, mais comme un actant narratif doté de propriétés symboliques, culturelles et ontologiques.

Cette approche est enrichie par une perspective anthropologique et postcoloniale. Dans les littératures africaines francophones, l'espace romanesque est indissociable des cosmogonies, des interdits et des valeurs culturelles qui structurent les sociétés représentées. Jacques Chevrier (2006), dans *Littératures francophones d'Afrique noire*, a mis en évidence la manière dont les romanciers africains mobilisent les espaces naturels, sacrés et mythiques pour construire des univers narratifs qui dialoguent intimement avec les réalités socioculturelles du continent africain, inscrivant ainsi la production romanesque dans un continuum entre oralité ancestrale et écriture moderne. Par ailleurs, Elleke Boehmer (2005), dans *Stories of Women : Gender and Narrative in the Postcolonial Nation*, a démontré comment le genre, l'espace et la transgression s'articulent dans les littératures postcoloniales, révélant la manière dont le corps féminin devient le site d'une double inscription : celle des violences patriarcales et celle des rapports de pouvoir coloniaux. Ce cadre théorique complémentaire est particulièrement précieux pour analyser la dimension genrée des scènes de viol dans les deux romans du corpus.

### **1.2. Approche méthodologique**

Du point de vue méthodologique, cet article adopte une démarche d'analyse textuelle qualitative à double entrée, fondée sur le croisement de deux lectures complémentaires.

La première entrée est littéraire et narratologique : elle mobilise les outils de la narratologie classique, étude du narrateur, de la focalisation, du traitement spatio-temporel, de la description, pour analyser les dispositifs textuels par lesquels les deux romanciers construisent leurs espaces transgressifs. On s'intéressera notamment à la manière dont la description de l'espace précède et prépare l'acte du viol, comment la focalisation conditionne la perception des lieux par les personnages, et comment les effets de style contribuent à la construction d'une géographie symbolique de la transgression. La seconde entrée est anthropologique et culturelle : elle convoque les savoirs relatifs aux sociétés burkinabè tels que les cosmogonies, les interdits spatiaux, les espaces sacrés, les pratiques onomastiques, pour interpréter les significations culturelles que les espaces romanesques véhiculent. Cette double lecture est indispensable car les deux textes du corpus mobilisent un référentiel culturel local (les interdits de la rivière *Talo*, la sacralité de la grotte *Wadibopuo*, les pactes avec les génies) qui ne peut être pleinement saisi sans un ancrage anthropologique.

Le corpus est composé de deux romans burkinabè d'expression française : *Le mal de peau* (1992) de Monique Ilboudo et *Au gré du destin* (1989) d'Ignace Ansomwin Hien. Ces deux œuvres ont été sélectionnées pour trois raisons principales. D'abord, elles appartiennent toutes deux au corpus fondateur de la littérature burkinabè, ce qui confère à l'analyse une portée représentative au sein de cet espace littéraire national. Ensuite, elles partagent la présence structurante du viol comme événement déclencheur de toute la dynamique narrative, ce qui en fait des textes particulièrement propices à l'analyse de la relation espace/transgression. Enfin, la diversité de leurs dispositifs narratifs à savoir traitement développé chez Ilboudo contre ellipse pudique chez Hien, espace naturel contre espace villageois, viol colonial contre viol familial, autorise une analyse comparative productive. L'analyse procède par *close reading* des passages portant sur les espaces transgressifs, croisé avec une lecture anthropologique des référents culturels mobilisés dans les textes, en suivant la grille des trois piliers géocritiques westphaliens qui structurent les trois parties de l'article.

## 2. La spatio-temporalité des espaces transgressifs

La spatio-temporalité constitue le premier pilier de l'édifice géocritique westphalien. Elle postule que l'espace littéraire n'est jamais une pure donnée statique mais une réalité dynamique, profondément informée par le temps. Dans les deux romans burkinabè du corpus, cette dimension spatio-temporelle s'avère décisive : c'est elle qui configure les conditions de possibilité du viol en faisant des espaces naturels des zones d'interdiction chargées de sens symbolique et culturel.

### 2.1. L'espace et le temps comme entités indissociables

La spatio-temporalité, premier fondement de la géocritique westphalienne, postule que l'espace et le temps ne sont pas des entités séparées mais des réalités indissociablement liées dans la conscience et dans la fiction. Cette conception s'inscrit dans le sillage des grandes théories modernes de l'espace-temps, que Westphal convoque pour les appliquer à la littérature. Comme il l'observe, les dimensions temporelle et spatiale ont fini par « s'unir pour le meilleur et pour le pire » (B. Westphal, 2007, p. 47) dans le roman contemporain, à tel point qu'il est désormais impossible de penser l'un sans l'autre. C'est dans cette logique que les deux romans du corpus construisent leurs espaces transgressifs.

La dynamique spatio-temporelle est particulièrement manifeste dans le roman postmoderne, où, selon B. Westphal (2007, p. 39) « la dislocation de la durée traditionnelle a provoqué une re-localisation du texte dans l'espace ». Si cette observation concerne d'abord les littératures occidentales, elle s'applique avec une pertinence singulière aux romans burkinabè, où l'espace sacré n'existe que dans et par sa relation à des temporalités spécifiques, diurne ou nocturne, humaine ou mythique.

La dynamique spatio-temporelle est particulièrement manifeste dans *Le mal de peau*, où l'interdiction qui frappe la rivière *Talo* n'est pas spatiale dans l'absolu mais spatio-temporelle. La rivière est fréquentable le jour, à l'image d'un espace topique ordinaire ; mais au crépuscule, au moment précis où la lumière bascule et où le monde diurne cède la place à un univers autre, l'accès à *Talo* devient formellement interdit. La nuit transforme le lieu. Cette transformation temporelle de l'espace crée la condition du drame.

La rivière de jour n'est pas la rivière de nuit, et c'est précisément cette mutation qui crée la zone d'interdiction dans laquelle va se produire la transgression. Le romancier l'énonce clairement par la voix du narrateur : « une légende voulait qu'on ne puise l'eau de cette rivière qu'avant le coucher du soleil. Une fois la nuit tombée, plus personne à Ténéré n'avait à prendre l'eau à Talo. » (M. Ilboudo, 1992, p. 36).

Dans *Au gré du destin*, la grotte *Wadibopuo* est, quant à elle, hors du temps humain ordinaire : elle est le lieu où se scelle le pacte entre Naalo et le djinn Nomikiémadjutici le 28 juillet 19..., date délibérément tronquée par Ignace Ansomwin Hien pour soustraire l'événement à toute temporalité historique précise et l'inscrire dans un temps mythique. Le viol de Badé par Sour, lui, se produit dans le village, dans l'espace de la vie quotidienne, mais à un moment d'inattention collective. Cette configuration illustre ce que B. Westphal (2007, p. 47) entend par la complexité de la relation espace-temps : « Il apparaît difficile de faire divorcer le temps de l'espace, l'espace du temps ».

### **1.2. Talo, espace ambivalent : du paradis à la menace**

La rivière *Talo* est l'espace pivot de *Le mal de peau*. Ce qui frappe d'emblée à sa lecture, c'est l'ambivalence radicale que lui confère le dispositif narratif de Monique Ilboudo. D'un côté, *Talo* est un espace d'une beauté quasi-édénique. Le narrateur en dresse une description qui en fait un véritable paradis naturel :

La rivière, qui prenait sa source cinq kilomètres plus haut, poursuivait ses méandres jusqu'au fleuve Woko, dans les bras duquel elle se jette amoureusement. Mais, c'est à Ténéré que la rivière offrait son plus bel aspect. Ténéré étant situé sur le flanc d'une colline. Talo, à cet endroit, descendait en cascade, au milieu d'un paysage magnifique où sons, lumières et senteurs se mêlaient avec harmonie. Dans la lumière crépusculaire, l'ombre des arbres se reflétait dans les eaux limpides de la rivière. Le murmure de l'eau, le bruissement des arbres et les cris des insectes du soir constituant les seuls

bruits de ce lieu au calme magique. Une légère fragrance de fleurs aquatiques flottait dans l'air. (M. Ilboudo, 1992, p. 36-37).

Cette description paradisiaque est porteuse d'une attente, d'une promesse de beauté et de paix. Mais cette beauté même est piégée. Elle constitue un espace hétérotopique au sens foucauldien, un espace autre, qui échappe à la norme et qui est le lieu potentiel de toutes les transgressions. La réflexion de Bertrand Westphal sur l'hétérogénéité foncière de l'espace éclaire cette dialectique. Selon lui, l'espace « est à la fois total et cassé, global et fracturé. De même qu'il est à la fois conçu, perçu, vécu » (B. Westphal, 2007, p. 67). *Talo* incarne précisément cet espace à la fois global dans sa beauté et fracturé par son interdit nocturne. C'est cet espace paradoxal, paradis et menace, que Sibila transgresse en s'y rendant au crépuscule, poussée par sa souffrance intime. La rivière n'est pas seulement le lieu du viol : elle est la matrice narrative de toute l'œuvre.

La nature ambivalente de *Talo* est d'ailleurs reconnue par Missié le Commandon lui-même lorsqu'il y pénètre : convaincu par l'harmonie du lieu, il pense intérieurement que « c'est presque un sacrilège de troubler une si parfaite harmonie » (M. Ilboudo, 1992, p. 37). Ce paradoxe est constitutif de l'espace transgressif : c'est parce que le lieu est sacré qu'il attire, et c'est parce qu'il attire que la transgression y devient possible.

### **1.3. *Wadibopuo* et la « montagne brûlante » : espaces ésotériques dans *Au gré du destin***

Dans *Au gré du destin*, la topographie ésotérique est tout aussi structurante, quoique différemment agencée. Ignace Ansomwin Hien met en scène deux espaces non-humains aux propriétés métaphysiques : la grotte *Wadibopuo* et la « montagne brûlante ». Ces deux lieux partagent un caractère interdit, mais leur interdiction tient moins à un code temporel qu'à une impureté morale de l'intrus potentiel. La gardienne des lieux l'explique explicitement à Naalo :

Tout être humain qui met les pieds sur cette colline, s'en retourne fouetté jusqu'au sang s'il est intérieurement ténébreux. D'ailleurs regarde

ces rameaux séchés : ce sont des fouets qui confirment ce que j'avance. De même l'aspect vigoureux de toutes les plantes de cette colline est une preuve que l'accès de ce lieu est interdit aux humains. Ceux-ci, du reste, ont surnommé cette colline « la montagne brûlante ». (I. A. Hien, 1989, p. 81).

Ces espaces sont ainsi dotés d'une conscience éthique : ils sélectionnent leurs visiteurs selon leur mérite moral. Cette sélection par la pureté intérieure illustre parfaitement ce que Bertrand Westphal désigne comme la complexité des espaces littéraires, qui ne se réduisent jamais à leur seule dimension physique mais intègrent des dimensions symboliques, morales et spirituelles. Naalo, malgré son infirmité sociale, son honneur conjugal bafoué, est accueilli dans la grotte parce qu'il est intérieurement pur. Le djinn le lui signifie d'ailleurs sans ambages : « Tu t'es montré bouché aux avertissements, préparant ainsi le chemin qui a conduit tes pas jusqu'à moi, dans cette grotte » (I. A. Hien, 1989, p. 81).

La grotte *Wadibopuo* est ancrée dans une référence géographique réelle. Selon la note de bas de page de l'auteur, il s'agit d'une grotte « de grande renommée dans la province du Ioba (Dano) au Sud-Ouest du Burkina Faso » (I. A. Hien, 1989, p. 98). Ignace Ansomwin Hien, natif de cette province, mobilise un référent spatial vécu pour construire l'espace métaphysique de son roman. La spatio-temporalité de *Wadibopuo* est donc à la fois mythique (le 28 juillet 19... du serment) et référentielle (la province du Ioba). Deux temporalités s'y superposent : l'historique et le cosmique. Cette superposition confirme la thèse westphalienne selon laquelle la littérature « actualise des virtualités nouvelles inexprimées jusque-là, qui ensuite interagissent avec le réel selon la logique hypertextuelle des interfaces » (B. Westphal, 2007, p. 171).

## **2. La transgressivité ou le viol comme co-construction de l'espace et du corps**

La transgressivité constitue le deuxième pilier de la géocritique westphalienne. Conçue non comme un simple franchissement de

frontières physiques, mais comme une dynamique complexe mêlant dimensions topologique, phénoménologique et symbolique, elle offre un cadre analytique particulièrement pertinent pour saisir la logique des scènes de viol dans les deux romans du corpus. C'est par l'analyse de la transgressivité que l'on peut comprendre comment le viol du corps et le viol de l'espace se co-construisent mutuellement.

### **2.1. Frontières topologiques et phénoménologiques**

La transgressivité, deuxième fondement de la géocritique, part du postulat que toute limite est franchissable. Bertrand Westphal en retrace l'étymologie avec précision :

Transgresser dérive du latin *transgredi*, dont le sens était à l'origine spatial. Chez les Romains, on transgressait lorsque l'on passait de l'autre côté d'une borne ou d'un fleuve, ou lorsque l'on passait d'un argument à un autre. On transgressait également lorsque l'on dépassait la mesure. (B. Westphal, 2007, p. 72).

Cette étymologie spatiale de la transgression est fondamentale pour l'analyse des romans du corpus. Elle établit que le franchissement d'une limite physique, telle que traverser une rivière interdite, pénétrer dans un espace ésotérique, est aussi un franchissement moral. C'est précisément ce que vivent les personnages des deux romans : leurs transgressions spatiales sont simultanément des transgressions morales et sociales.

Bertrand Westphal distingue deux types d'espaces dans la diégèse : l'espace topique, lieu habituel des personnages, soumis à des règles de vie communautaire ; et l'espace hétérotopique, espace autre, qui échappe aux normes sociales. La transgression consiste dans le franchissement de la frontière entre ces deux espaces. Mais comme le souligne B. Westphal (2007, p. 76), « la transgression n'est pas forcément le résultat d'un acte volitif ; elle découle aussi bien d'une transition mal négociée, d'une tension non contrôlée qui se transforme en turbulence ». Cette observation éclaire le destin de Sibila dans *Le mal de peau* : sa présence à *Talo* au crépuscule n'est pas le fruit d'une volonté délibérément transgressive, mais d'une souffrance qui l'a poussée hors des limites de son espace

habituel. Elle-même le reconnaît : « J'ai été punie pour avoir bravé l'interdit de Talo, pensa-t-elle. Mais, je ne voulais pas puiser cette eau ! Je voulais juste profiter de la fraîcheur et du calme qui y règnent à cette heure de la journée » (Ilboudo, 1992, p. 48).

Dans *Le mal de peau*, Sibila transgresse deux frontières simultanément : la frontière topologique de l'espace de *Talo*, elle pénètre dans un espace interdit à son heure, et la frontière phénoménologique de son propre statut de femme mariée, car elle quitte son foyer conjugal la nuit. Sa double transgression l'expose à une sanction doublement transgressive : le viol par Missié le Commandon.

Dans *Au gré du destin*, la logique transgressive est différente : Sour viole Badé dans l'espace du village, qui est par définition l'espace topique par excellence. C'est une transgression du dedans, plus grave encore car elle émane d'un membre de la famille.

## **2.2. Le viol de Sibila à Talo : quand l'espace profane le corps**

L'analyse de la scène du viol dans *Le mal de peau* révèle une sophistication narrative remarquable chez Monique Ilboudo. Le narrateur prépare minutieusement le cadre spatial avant d'y installer le drame. La description paradisiaque de *Talo* précède l'acte du viol, créant ainsi une tension entre la beauté du lieu et l'horreur de l'acte à venir. L'espace paradisiaque contient en lui-même le germe de sa propre profanation.

La rencontre entre Sibila et Missié le Commandon à *Talo* n'est pas fortuite : elle est le produit de leur présence simultanée dans un espace interdit à cette heure. Deux transgresseurs se retrouvent sur un lieu de transgression. Missié le Commandon, ensorcelé par l'harmonie du lieu, glisse du regard contemplatif au regard désirant. L'espace de *Talo* opère sur lui une transformation psychologique : « Ses yeux rivés sur le corps d'ébène semblaient ne pas pouvoir s'en détacher. Une envie irrésistible, un besoin sadique et immédiat de profaner ce corps sans défense s'empara de lui. » (Ilboudo, 1992, p. 38).

La dynamique transgressive que décrit B. Westphal (2007, p. 77), « La transgression est coextensive à la mobilité », s'incarne ici dans la figure de Missié le Commandon, administrateur colonial en

déplacement, être de mobilité et d'errance qui ne connaît pas les interdits du lieu. Le corps de Sibila devient un espace géographique à conquérir, un paysage anthropomorphique. Profaner le corps de Sibila par le viol, c'est simultanément profaner l'espace *Talo*, qui est lui-même espace divin. Le viol est ainsi doublement transgressif : transgression du corps et transgression de l'espace sacré. On comprend alors pourquoi ni Sibila ni Missié le Commandon ne resteront dans leur milieu de vie après cet acte : la transgression de *Talo* implique une expulsion définitive de l'espace topique.

### **2.3. Le viol de Badé dans Au gré du destin**

Dans *Au gré du destin*, le traitement narratif du viol diffère radicalement. Ignace Hien n'en fait pas un grand étalage narratif. Le viol de Badé par Sour est relaté de manière elliptique, presque pudique, et sa brutalité tient moins à sa description qu'à ses conséquences. Le narrateur expose les circonstances avec concision : Sour, marié à Maliam la veuve de son frère Nta, laisse la proximité le conduire à violer Badé, la femme de son neveu Naalo. Badé, qui garde le silence sur la grossesse issue du viol, en meurt en accouchement. Ce silence mortel déclenche à son tour la fuite éperdue de Naalo.

La transgression de Sour dans l'espace villageois, espace topique par excellence supposé protéger ses membres, illustre ce que Bertrand Westphal désigne comme la logique du franchissement interne. En effet, comme il le note, « la transgression n'est pas le propre du franchissement des lignes poreuses. Elle suppose un espace fermement strié et une volonté de le pénétrer » (B. Westphal, 2007, p. 73). Sour transgresse les lois les plus fondamentales de la communauté : il pénètre, par la violence, dans la sphère de l'intime familial.

Les effets en cascade du viol de Badé s'organisent selon une logique de causalité implacable. La mort de Badé en couches, la mort de l'enfant issu du viol et la fuite éperdue de Naalo constituent les trois temps d'une perturbation cosmique. Indigné et humilié, Naalo prend la poudre d'escampette ; le village de Tourépouo, devenu pour lui un *no man's land*, le pousse dans les bras d'une forêt interdite aux humains. C'est là qu'il fut propulsé contre son gré par un djinn vers la grotte *Wadibopuo*. Le narrateur rapporte ce

basculement en ces termes : « Depuis le viol de Badé, le djinn décida de voler au secours de Naalo » (I. A. Hien, 1989, p. 87).

Ce basculement est fondamental dans la logique géocritique du roman. Le viol de l'espace phénoménologique, la transgression des codes de vie villageois, entraîne le déplacement forcé du personnage vers un espace hétérotopique : la forêt interdite perchée sur la colline. La transgression de Sour dans l'espace ordinaire génère la transgression involontaire de Naalo dans l'espace ésotérique. On passe ainsi de l'espace du viol (le village) au viol de l'espace (la montagne sacrée). La transgression de l'ordre humain est sanctionnée par une réponse de l'ordre métaphysique, illustrant ainsi la pensée westphalienne selon laquelle « cette transgression spatiale est aussi transgression d'un espace divin et agression à l'égard des dieux » (B. Westphal, 2007, p. 73).

#### **2.4. Comparaison des deux dispositifs narratifs du viol**

La mise en regard des deux traitements narratifs du viol révèle deux esthétiques et deux visions du monde distinctes. Chez Monique Ilboudo, le viol est précédé d'une longue préparation descriptive de l'espace ; il est mis en scène dans un cadre paradisiaque dont la beauté même constitue le piège. L'espace prépare le viol, l'anticipe et le contient virtuellement avant même qu'il se produise. Chez Ignace Ansomwin Hien, au contraire, le viol survient dans l'espace ordinaire du village sans préparation spatiale particulière ; sa force tient non à sa mise en scène, mais à ses répercussions sur les personnages et sur l'organisation sociale. Cette différence stylistique reflète aussi une différence de genre au sens anthropologique. Monique Ilboudo, romancière femme, inscrit le viol dans une géographie du désir masculin et de la vulnérabilité féminine exposée à l'espace naturel. Ignace Ansomwin Hien, romancier homme, traite le viol comme un fait social dont les conséquences collectives importent davantage que la description de l'acte lui-même. Les deux approches sont cependant complémentaires dans leur manière de lier l'espace à la transgression, illustrant ainsi la thèse westphalienne que les espaces littéraires constituent toujours un « tiers espace » qui « incarne la transgressivité en acte » (B. Westphal, 2007, p. 123). Cette dimension liée au genre dans la représentation spatiale du

viol rejoint par ailleurs les analyses d'Elleke Boehmer (2005) sur la manière dont les littératures postcoloniales inscrivent les violences faites aux femmes dans des espaces symboliquement chargés, construisant ainsi une topographie narrative de la domination.

Quant aux victimes, leur rapport à la souffrance diffère également. Sibila, dans *Le mal de peau*, est projetée par le viol hors de son espace d'appartenance mais survit, marquée à jamais dans sa chair et dans sa descendance. Badé, dans *Au gré du destin*, choisit le silence face au déshonneur, et ce silence lui est fatal : elle meurt en accouchement sans avoir dit la vérité à son mari légitime. La dimension spatiale de cette différence est notable : la transgression dans l'espace intime et familial est vécue comme plus destructrice que la transgression dans l'espace naturel et sacré.

### **3. La référentialité ou l'ancrage du viol dans le réel**

La référentialité constitue le troisième et dernier pilier de la géocritique westphalienne. Elle désigne la relation complexe et interactive entre l'espace fictionnel et l'espace réel, entre le monde du texte et le monde empirique. Dans les deux romans du corpus, cette référentialité opère à deux niveaux complémentaires : d'une part, l'ancrage géographique des espaces du viol dans une topographie réelle du Burkina Faso ; d'autre part, l'onomastique des lieux et des personnages, qui révèle les congruences sémantiques entre noms propres et destinées transgressives.

#### **3.1. Les espaces du viol comme référents géographiques**

La référentialité, troisième fondement de la géocritique westphalienne, désigne la relation entre l'espace fictionnel et l'espace réel. Tout espace romanesque est construit à partir d'un référent réel que le romancier transforme par l'imagination et la langue. B. Westphal (2007, p. 171) formule ce principe avec clarté : « Je ne me lasserai pas de répéter que la fiction ne reproduit pas le réel, mais qu'elle actualise des virtualités nouvelles inexprimées jusque-là, qui ensuite interagissent avec le réel selon la logique hypertextuelle des interfaces. » (B. Westphal, 2007, p. 171).

Cette relation d'interaction, et non de simple reproduction, entre fiction et réel caractérise précisément les espaces du corpus. La rivière *Talo* dans *Le mal de peau* est localisée dans le village de

Ténéré, situé « sur le flanc d'une colline » dans un espace rural burkinabè (Ilboudo, 1992, p. 36). Monique Ilboudo s'inspire de paysages qu'elle connaît pour construire cet espace référentiel. La description de *Talo* n'est pas le produit d'une imagination abstraite : elle procède de l'expérience d'un espace réel, transformée par la fiction. Cette ancrage référentiel s'inscrit dans ce que Chevrier (2006) identifie comme la double appartenance du roman africain : ancré dans un territoire vécu, il en transcende les limites par la force créatrice du langage littéraire.

Pour *Au gré du destin*, la référentialité est encore plus explicitement affirmée par l'auteur lui-même. Ignace Ansomwin Hien mentionne en note de bas de page que *Wadibopuo* est une grotte « de grande renommée dans la province du Ioba (Dano) au Sud-Ouest du Burkina Faso » (I. A. Hien, 1989, p. 98). Ce recours explicite au référent géographique réel ancre le viol de Badé dans une territorialité concrète, ce qui lui confère une portée documentaire en plus de sa portée fictionnelle.

### **3.2. L'onomastique ou quand les noms disent l'espace et la transgression**

L'onomastique, l'étude des noms propres de lieux et de personnages, constitue un outil complémentaire de la référentialité géocritique. Dans les deux romans, les noms des personnages impliqués dans les scènes de viol entretiennent des congruences sémantiques avec leur rôle transgressif et avec l'espace qu'ils habitent ou traversent. Cette dimension onomastique rejoint la réflexion de B. Westphal (2007, p. 123) sur la relation entre les noms et les lieux : « La géocritique œuvrera à dresser la carte des mondes possibles, une carte plurielle et paradoxale puisqu'elle embrasse l'espace dans sa mobilité foncière. »

Dans *Le mal de peau*, le nom du violeur, Missié le Commandon, est une déformation de « Monsieur le Commandant », que les villageois utilisent pour désigner l'administrateur colonial. Ce nom est doublement significatif. D'abord, il désigne le statut colonial de l'agresseur : un administrateur blanc, étranger à l'espace de *Talo* et à la culture du village de Ténéré. Ensuite, le verbe « commander » contenu dans son patronyme indique sa prétention à exercer un pouvoir absolu, y compris sur le corps des femmes colonisées. C'est le prolongement de cette ascendance qui a prévalu à *Talo*, si bien

que le commandant n'y a pas été simplement étranger, mais plus étrange encore pour Sibila, soumise de force à son « commandement obscène ». Cette dimension coloniale de l'onomastique rejoint la réflexion de Bertrand Westphal sur les noms qui colonisent les espaces : « L'empire des noms colonisa même les arbres, / associa nos feuilles aux siennes » (B. Westphal, 2007, p. 102).

Quant à Sibila, dans le contexte culturel moaga, ce prénom s'attribue à une personne cadette née le samedi. Cette définition ne justifie en rien le parcours tristement célèbre que le destin a infligé à sa porteuse : être née un samedi n'implique pas qu'on soit violée au bord d'une rivière. C'est précisément ce décalage entre le nom ordinaire et le destin extraordinaire qui est porteur de sens. Sibila est une femme comme les autres, dont la singularité ne vient pas de son nom mais du lieu et du moment où elle se trouve : au mauvais endroit, au mauvais moment.

Dans *Au gré du destin*, l'onomastique est tout aussi révélatrice. Le nom de Sour, le violeur, fait phonétiquement penser au mot français « sourd ». Sour est en effet sourd aux conseils, sourd aux interdits moraux, sourd à la voix de la communauté. Sa surdité morale le rend capable de transgresser l'interdit le plus fondamental : le respect du foyer de son neveu et la protection de sa belle-nièce. Naalo, le personnage central, porte quant à lui le nom complet de San-Naalo-Bawière, dont le sens lui est révélé dans la grotte même, par le djinn :

Eh bien, en réalité ton vrai prénom est San-Naalo-Bawière ! Ainsi que tu l'entends, il signifie : « la richesse de papa ne s'éteindra pas ». C'est à entendre aussi bien sur le plan spirituel que sur le plan matériel. Pour plus de simplicité, les gens t'ont toujours appelé « Naalo », tout court. Ce diminutif est resté courant. Aujourd'hui, excepté ta mère et quelques personnes âgées de votre maison, tous ignorent la signification profonde. (I. A. Hien, 1989, p. 85).

Ce nom prophétique s'accomplira paradoxalement à travers la tragédie du viol de Badé et la fuite de Naalo : c'est parce qu'il a

tout perdu qu'il peut tout regagner, grâce au pacte avec la grotte *Wadibopuo*. Il ressortira infécond mais riche et doté de pouvoirs surnaturels de guérison. L'espace ésotérique de la grotte, lieu de la révélation du nom, est ainsi indissociable du sens onomastique du personnage. La coïncidence entre l'espace de la révélation (la grotte) et le contenu de la révélation (le nom prophétique) illustre de manière exemplaire ce que Sissao (2005) appelle la « charge spatiale » de l'onomastique africaine : les noms ne désignent pas seulement des individus, ils cartographient leur destin dans l'espace.

Enfin, la congruence entre la grotte et le génie qui la garde mérite attention. Le nom de Nomikiémadjutici, de par sa graphie et son phonème, trahit immédiatement son appartenance au monde non-humain. Ce nom étrange n'est dévoilé à Naalo que progressivement, entretenant un suspense qui renforce le caractère fantastique de la relation entre l'espace et son gardien : « une congruence se dégage entre la grotte et le génie, espace qui n'est pas généralement commis pour abriter une vie humaine mais assez approprié pour mettre en scène un personnage mystérieux » (I. A. Hien, 1989, p. 94).

### ***3.3. Le viol de l'espace comme perturbation de l'ordre référentiel***

Au-delà des ancrages géographiques et onomastiques, la référentialité géocritique permet de penser le viol comme une perturbation de l'ordre référentiel du monde. Dans les sociétés traditionnelles représentées dans les deux romans, l'espace n'est pas seulement physique : il est le garant d'un ordre cosmique, le support d'une organisation sociale et spirituelle. Violier un espace, c'est violer cet ordre. En Afrique, la nature est sacrée : rien n'y est totalement inanimé ou inerte. Tout espace naturel et tout ce qu'il contient constituent le réceptacle d'une force que l'on entretient par des libations, par des offrandes ou par des légendes qui en interdisent l'accès.

Bertrand Westphal éclaire cette dimension cosmique de la transgression en notant que l'espace littéraire est toujours inscrit dans un système de références plus vaste que le simple décor : « adopter une approche géocentrée revient à considérer que la

représentation littéraire est incluse dans le monde, dans un réel élargi et dans un espace infiniment modulable qui est en prise directe sur une pluralité de discours » (B. Westphal, 2007, p. 191). Dans les deux romans du corpus, cette pluralité de discours, social, culturel, cosmique, est précisément ce que le viol met en crise.

Dans *Le mal de peau*, la rivière *Talo* n'est pas seulement un cours d'eau : c'est un espace divin dont les interdits sont formulés par la communauté pour maintenir l'équilibre entre le monde des vivants et celui des forces spirituelles. Sa violation entraîne une chaîne de conséquences qui s'étend bien au-delà de la scène du viol : Sibila fuit dans un couvent, sa fille Cathy grandit dans l'hybridité douloureuse de sa peau mi-noire, mi-blanche. Cathy est ainsi le fruit d'un double viol : le viol d'un interdit spatial par sa mère, celui de ne pas se trouver au bon moment (au crépuscule) au bon endroit (la rivière *Talo*), et le viol corporel que Sibila a subi. Le viol de *Talo* génère une blessure de l'identité transmise de mère en fille. La transgression spatiale se mue en transgression généalogique.

Dans *Au gré du destin*, la transgression de Sour dans l'espace villageois produit une perturbation de l'ordre cosmique qui appelle une réponse métaphysique. Le djinn Nomikiémadjutici intervient précisément « depuis le viol de Badé » (I. A. Hien, 1989, p. 87) pour rétablir un équilibre. Mais cet équilibre est d'un type nouveau : Naalo sera riche et puissant, mais infécond. L'ordre ancien, fondé sur la fertilité, la filiation et la continuité, est remplacé par un ordre nouveau, fondé sur la richesse et le pouvoir surnaturel. Le viol de l'espace phénoménologique a définitivement rompu l'ordre référentiel traditionnel et en a institué un autre.

La référentialité permet ainsi de mesurer la portée du viol au-delà de l'individu. Dans les deux romans, l'acte transgressif ne concerne pas seulement les personnages impliqués ; il modifie l'espace de référence de toute une communauté, voire de toute une descendance. C'est en quoi la double formule « espace du viol » et « viol de l'espace » est opératoire : le viol est à la fois localité (il a lieu quelque part) et événement cosmique (il transforme le lieu pour toujours). Cette tension entre le local et le cosmique est au cœur de ce que B. Westphal (2007, p. 123) appelle « l'espace-temps qui se révèle à la croisée des diverses représentations mimétiques ».

## Conclusion

L'analyse géocritique conduite dans les pages précédentes, articulant une double approche littéraire et anthropologique et s'appuyant sur un cadre théorique renouvelé par les apports de Tally (2013) et Boehmer (2005), a permis de mettre en évidence une relation d'influence réciproque entre l'espace et le viol dans les deux romans de Monique Ilboudo et d'Ignace Ansomwin Hien. Cette relation, que résume et condense la double formule proposée dans le titre de cet article, s'est révélée opératoire à trois niveaux imbriqués, spatio-temporel, transgressif et référentiel, qui constituent les trois temps de notre démonstration.

D'un côté, l'espace, avec ses temporalités, ses interdits, ses valeurs sacrées, fabrique les conditions de la transgression sexuelle. La rivière *Talo* et la grotte *Wadibopuo* ne sont pas de simples décors : ce sont des actants qui participent activement à la dynamique narrative du viol et à ses conséquences. De l'autre, le viol, acte de transgression corporelle et sociale, profane l'espace, en subvertit les lois et en perturbe l'équilibre métaphysique. Les trois fondements géocritiques de Bertrand Westphal ont permis d'analyser cette réciprocity avec précision.

La spatio-temporalité a mis en lumière comment le temps transforme l'espace en configurant des zones d'interdit : la rivière de nuit n'est pas la rivière de jour, et c'est précisément cette transformation temporelle qui rend possible la transgression. Dans *Le mal de peau*, la bascule crépusculaire de *Talo* est le déclencheur sans lequel le drame n'aurait pas eu lieu ; dans *Au gré du destin*, c'est le hors-temps mythique de la grotte qui permet l'intervention du divin dans l'humain.

La transgressivité a révélé les mécanismes par lesquels le franchissement d'une frontière spatiale entraîne d'autres, dans un enchaînement fatal qui va du viol du corps au viol de l'espace ou inversement. Le viol de Sibila à *Talo* produit une expulsion définitive des deux acteurs hors de leur espace topique ; celui de Badé dans l'espace villageois déclenche une série de transgressions en cascade qui culminent dans la rencontre de Naalo avec le monde métaphysique.

La référentialité, enfin, a ancré ces espaces romanesques dans une géographie réelle et une onomastique signifiante, révélant la portée à la fois documentaire et symbolique de la représentation spatiale du viol : les noms des lieux (la province du Ioba, le village de Ténééré) et des personnages (Sour le sourd, San-Naalo-Bawièrè le prédestiné, Missié le Commandon le colonisateur) cartographient les destinées transgressives autant qu'ils les nomment.

La comparaison des deux dispositifs narratifs a en outre montré que les différences de traitement du viol entre Monique Ilboudo et Ignace Ansomwin Hien ne sont pas seulement stylistiques : elles reflètent des visions différentes du rapport entre l'espace et la transgression, entre la mise en scène de la violence et ses effets sur la communauté. Monique Ilboudo construit une géographie du désir et de la vulnérabilité qui inscrit la violence coloniale dans l'espace naturel et sacré ; Ignace Hien, quant à lui, déplace le centre de gravité de l'acte lui-même vers ses répercussions cosmiques et communautaires, faisant du viol un événement qui réorganise l'ensemble du tissu spatial et social du roman. Deux poétiques de l'espace transgressif se font ainsi face, complémentaires dans leur différence. En cela, les deux œuvres illustrent le projet géocritique westphalien dans sa plénitude : celui de cartographier, par la littérature, les « mondes possibles » que génère la transgression de l'espace.

Cet article ouvre plusieurs pistes de recherche. Il serait fécond d'élargir le corpus à d'autres romans burkinabè pour vérifier si la dialectique espace/viol est une constante de la littérature nationale ou une singularité propre aux deux œuvres analysées. Une perspective comparatiste africaine, confrontant ces textes à des romans d'autres espaces francophones du continent, permettrait également de mesurer la portée de ce modèle géocritique au-delà du corpus burkinabè. Enfin, une lecture féministe croisée avec la géocritique, dans la lignée de Boehmer (2005), ouvrirait une analyse de genre qui enrichirait la compréhension des espaces du viol comme espaces de domination patriarcale et coloniale, rejoignant ainsi les réflexions de Westphal sur « la critique postféministe, multiethnique, pour qui l'espacement entre sexes et ethnies entraîne une perception plurielle de l'espace » (B. Westphal, 2007, p. 70).

## Références Bibliographiques

- **BACHELARD Gaston**, 1957. *La poétique de l'espace*, Presses Universitaires de France, Paris, 214 p.
- **BAVOUX Jean-Jacques**, 2009. *Géographie : épistémologie et histoire des idées*, Armand Colin, Paris, 273 p.
- **BERGSON Henri**, 1889. *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Presses Universitaires de France, Paris, 182 p.
- **BOEHMER Elleke**, 2005. *Stories of Women: Gender and Narrative in the Postcolonial Nation*, Manchester University Press, Manchester, 224 p.
- **BOUVET Rachel**, 2010. La géocritique, une approche à géométrie variable, *Recherches géographiques à Montréal*, vol. 1, n° 1, pp. 1-14.
- **CHEVRIER Jacques**, 2006. *Littératures francophones d'Afrique noire*, Edisud, Aix-en-Provence, 268 p.
- **ERMAN Michel**, 2006. *Poétique du personnage de roman*, Ellipses, Paris, 175 p.
- **FOUCAULT Michel**, 2009. *Les Hétérotopies*, Éditions Lignes, Paris, 64 p.
- **GREIMAS Algirdas Julien**, 1976. *Maupassant. La sémiotique du texte : exercices pratiques*, Seuil, Paris, 207 p.
- HIEN Ignace Ansomwin, 1989. *Au gré du destin*, L'Harmattan, Paris, 138 p.
- **ILBOUDO Monique**, 1992. *Le mal de peau*, L'Harmattan, Paris, 189 p.
- **PARAVY Florence**, 1998. L'espace dans le roman africain francophone contemporain (1970-1990), *Notre Librairie. Revue des littératures du Sud*, n° 134, pp. 45-53.
- **REUTER Yves**, 1991. *Introduction à l'analyse du roman*, Bordas, Paris, 192 p.
- **SISSAO Alain Joseph**, 2005. Onomastique et littérature africaine, *Cahiers de littérature orale*, n° 58, pp. 67-85.
- **TALLY Robert T. Jr.**, 2013. *Spatiality*, Routledge, London/New York, 216 p.
- **WESTPHAL Bertrand (dir.)**, 2000. *La géocritique mode d'emploi*, PULIM, Limoges, 253 p.

- **WESTPHAL Bertrand**, 2007. *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Minuit, Paris, 278 p.